

ROMANS
ADD

J'AI PAS SENS PAS BELLE

GILLES ABIER

Extrait de la publication

ACTES SUD JUNIOR

J'ME SENS PAS BELLE

“Jamais

je ne pourrais sortir avec un mec aussi magnifique. Je serais trop flippée. À toujours me demander ce qu'un type comme lui fout avec une nana comme moi. Et comment supporter qu'il se fasse sans cesse mater ? Je serais malade de jalousie. Ce serait invivable. De toute façon, il faudrait d'abord qu'il aime les moches.”

Sabine ne voit pas comment elle pourrait plaire à ce garçon superbe. Pourtant, Ajmal l'invite à prendre un verre. Et c'est le début d'une histoire d'amour passionnée et... compliquée : Ajmal est un Afghan sans papiers. Cela ne convient ni au père de Sabine ni à la police.

*Aux déménageurs associés !
(Yvan et Alain, Olivier, Rodolphe et Sophie,
Marie-Jeanne, Michèle, Françoise et mes parents.)*

Merci à toi, François, pour l'aventure.

www.actes-sud-junior.fr

www.actes-sud-junior.fr/collections/romans_ado

Éditeur : François Martin.

Conception graphique : Christelle Grossin et Guillaume Berga.

© Actes Sud, 2011

ISBN 978-2-330-00480-4

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

ACTES SUD 

GILLES ABIER

J'ME SENS PAS BELLE

“Je jure par la blancheur de ses dents, la nuit de ses cheveux, [...] Par le parfum de son souffle et l’eau suave de sa bouche. [...] Le soleil lumineux est peu de chose auprès de lui, Et le croissant de lune n’est qu’une rognure de ses ongles.”

Les Mille et Une Nuits,
Jamel Eddine Bencheikh et André Miquel,
Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard.

T'AIMES PAS TON NEZ.

C'est la première chose que tu vois quand tu te regardes dans le miroir.

Ton gros nez épaté.

Quand tu entres le matin dans la salle de bains et que tu affrontes ton reflet, tu es toujours surprise par ce pif difforme planté au milieu de ta figure. Dans ta tête, ton nez est droit, il est fin, délicat, à croquer. Pas plat, éclaté, étalé.

Ton étonnement dure une fraction de seconde.

Ensuite c'est la déprime. Que tu ignores.

Puis la colère. Que tu accueilles.

Sourde, froide, silencieuse.

Elle part du ventre et se répand lentement aux extrémités de ton corps.

Faut pas te parler alors.

20.05.2010

JE NE DORS PAS QUAND ILS FRAPPENT À LA PORTE.

Il est à peine six heures et je suis déjà réveillée. Pourtant, je n'ai pas cours à la fac aujourd'hui, je peux rester au lit, mon réveil n'est pas programmé. Mais je souffre d'insomnies en ce moment. Même en buvant une tisane de lavande le soir avant de me coucher, j'émerge invariablement de mon sommeil vers quatre heures. Et si, au lieu de comater, mon esprit s'attache à une pensée, aussi insignifiante soit-elle, je suis foutue. Impossible de me raccrocher à un rêve. Je cogite.

Ils frappent fort, dès les premiers coups. Au point de provoquer les vibrations de la fenêtre que j'ai laissée entrouverte après avoir fermé les volets.

Ça me fait sursauter. Un bond si violent que je manque d'éclater de rire tellement c'était ridicule comme réaction. Heureusement que personne ne m'a vue. Ils m'ont surprise. J'étais en pleine discussion mentale avec moi-même. À me repasser des extraits de la soirée de la veille.

Je me suis énervée ! Qu'est-ce que ça peut faire qu'il n'utilise pas le dictionnaire que je lui ai offert ? Un dictionnaire français-pashto qui m'a coûté dix-huit euros. C'est vrai que son format n'est pas pratique mais, en même temps, il l'est beaucoup plus que les deux dictionnaires qu'il consulte pour trouver un mot. Du pashto à l'anglais, puis de l'anglais au français. Ça m'angoisse qu'il tienne à ce point à parfaire son anglais autant que son français. Je n'ai pas oublié que sa destination finale, avant de me rencontrer, c'était l'Angleterre, pas la banlieue parisienne.

C'est seulement quand ils crient "Police, ouvrez !" qu'Ajmal réagit. Aussitôt les yeux rivés sur moi. Comment fait-il pour avoir le sommeil aussi profond après ce qu'il a vécu ? Les coups frappés à la porte ne l'ont pas fait tressaillir. À peine ont-ils troublé la régularité de sa respiration. Non, il a fallu que le mot "police" soit proféré pour que son corps se tende, que son regard me cherche. Un mot qu'il connaît. *Polizia*, en italien. *Polis*, en turc. Durant les neuf mois de son périple, il l'a aussi entendu en persan, en grec et en bulgare.

Ajmal me dévisage, terrorisé. Ça y est. Ils sont là. Ils sont là pour lui.

Mon Dieu, qu'il est beau, cet homme dans mon lit !

Je lui fais signe de se taire et, sans réfléchir, je lui indique mon armoire.

Qu'il se cache, là, tout de suite, dans ma penderie !
— *Hide, baby, hide!*

J'enfile une chemise de nuit et je vais déverrouiller la porte d'entrée.

Derrière, ils sont trois, dont une femme, qui me montre sa carte, tout en me repoussant vivement sur le côté : ils entrent sans m'adresser la parole. Tandis que les deux hommes en civil se mettent immédiatement à fouiller l'appartement (enfin, quand je dis "l'appartement", je devrais plutôt préciser "l'ancien-atelier-de-mon-père-au-fond-du-jardin-reconverti-en-studio"), la femme en uniforme me sourit, avant de me signifier qu'ils sont là pour tapage nocturne.

Le temps que je réplique à cette absurdité, ils trouvent Ajmal recroquevillé au fond de mon armoire, serrant contre sa poitrine une paire d'escarpins. Ceux-là même que je portais le 2 avril – il y a quarante-huit jours – quand je l'ai rencontré pour la première fois. Il ne les tient pas en hommage à notre histoire d'amour. Mes escarpins étaient au bas de l'armoire et il n'a pas voulu s'asseoir dessus. C'est tout.

Quand le plus jeune des flics agrippe Ajmal, je jure, la rage au ventre :

— Espèce de salaud !

Je crois que le flic ne saisit pas tout de suite que je m'adresse à lui. Mais peut-être à cet homme qu'il éjecte de mon armoire. Je vois sur son visage qu'il se demande un instant si je suis gourde au point de ne pas être au courant qu'un homme s'est glissé sous mes jupes. Un homme qui secoue la tête tandis qu'on exige de voir ses papiers. Je suis hors de moi.

— Vous n'avez pas honte du boulot que vous faites ?!

De voir Ajmal, torse nu, en caleçon – un caleçon blanc qui ressort sur sa peau ambrée –, n'offrir aucune résistance, me tord les entrailles. Je voudrais qu'il

lutte, qu'il les repousse, qu'il s'échappe. Je leur bar-rerais la route. Je me jetterais à leurs pieds.

Ce que je pense faire. Même si ça reste flou. À partir du moment où ils refusent qu'il enfille son jean et un sweat, je me déchaîne.

— Vous lui laissez même pas mettre des chaus-sures !

Hystérique, je me précipite dans le jardin où je hurle à pleins poumons.

— Aidez-nous ! Au secours ! Aidez-nous !!!

Les bras en l'air, je gueule comme une folle. Même au cours de théâtre, je n'ai jamais vociféré avec au-tant de puissance. Ma prof serait satisfaite : pour le coup, ça part du ventre. Sans effort, mais avec force. Et peu importe que mes braillements électrisent tout le quartier. Au contraire. Je veux ameuter le voisi-nage. Qu'ils voient comment en France on traite les étrangers.

On a dû me plaquer dans l'herbe car j'ai la chemise de nuit pleine de taches vertes après. Ce qui est sûr, c'est que je finis les menottes aux poignets, embar-quée dans la même voiture qu'Ajmal, avec interdiction de lui parler.

Lui, qui a les mains libres, n'ose pas me regarder.

Moi, je pleure toutes les larmes de mon corps.

Ma mère est sur le trottoir, les cheveux en pétard, l'œil hagard, incapable de prononcer un seul son, tan-dis que mon petit frère me sourit tristement en lui frottant le dos.

Aucune trace de mon père.

AJMAL

AJMAL EST AFGHAN.

Il a vingt-cinq ans. Moi, dix-neuf.

On a fait connaissance le mois dernier, dans une allée de Carrefour.

Comme mes parents travaillent dur, je suis responsable des grosses courses, au supermarché. J'avance l'argent, mon père me rembourse en fin de semaine, après l'examen des tickets de caisse qu'il vérifie un par un, article par article. Il n'est pas question qu'il me paye mes produits de beauté, comme il répète chaque fois qu'il s'attelle aux comptes. J'éprouve toujours une sensation désagréable quand mon père prononce ces mots : "produits de beauté". Comme s'il sous-entendait que c'était une aberration que je dépense autant d'argent pour des crèmes qui n'auront aucun effet sur moi. Lui qui n'a jamais eu un seul propos désagréable à l'égard de mon physique, pas même un petit regret sur les gènes qu'il m'a transmis. Je suis sa poupée. Probablement pas une poupée Barbie, mais sa poupée tout de même.

Ce jour-là, sur la liste que ma mère avait soigneusement calligraphiée, il était écrit : *mousse à raser pour papa*. D'habitude, je ne traîne pas dans ce rayon. Je connais la marque préférée de mon père. La moins chère.

Je n'ai pas tout de suite remarqué Ajmal.

J'ai d'abord repéré sa main qui hésitait entre la mousse de mon père et un gel pour peau sensible. Une main aux doigts fins et délicats. J'ai attendu que cette main fasse un choix mais comme elle ne semblait pas se décider, je me suis tournée vers son propriétaire.

Ajmal me dévisageait, un large sourire aux lèvres.

Ce ne sont pas ses dents, plutôt petites, d'un blanc éclatant, qui m'ont fait craquer en premier, mais ses yeux. Ses cils exactement. Je n'avais jamais vu un garçon avec des cils aussi fournis, aussi longs. Ils ourlaient à la perfection son regard d'un noir intense et chaud, qui me fixait, paisiblement. Ajmal était à peine barbu. Sûrement de plusieurs jours, mais la rareté de ses poils compensait leur longueur. Il était très bien comme ça. Il n'avait aucunement besoin de se raser.

J'ai failli le lui dire mais je me suis ravisée.

— *I don't know which one*, a déclaré Ajmal d'une voix enjouée, haussant légèrement les épaules.

Ce garçon, qui me dépassait d'une tête, était perdu devant l'abondance des articles en rayon. J'ai instantanément supposé que ce n'était pas un touriste, plutôt un étranger résidant en France. J'avais déjà repéré dans ce rayon des hommes maniant des langues que

je ne connaissais pas, certains encore en tenue de travail, délibérer entre eux sur les produits proposés. J'en avais surpris une fois s'amusant à se faire sentir des gels douche aux parfums qu'ils trouvaient plus incroyables les uns que les autres, papaye contre noix de coco. Quand on lit que la police patiente parfois près des Restos du cœur pour rafler des sans-papiers, elle pourrait tout aussi bien circuler dans les rayons "soins du corps" des supermarchés. Ça ne fait pas que manger, un clandestin, ça se lave aussi.

Après lui avoir souri en retour, j'ai décidé de renseigner Ajmal sur la particularité de chaque mousse. Ensuite, à lui de voir laquelle il préférait en tenant compte de son prix. Mais il m'a très vite arrêtée quand il a vu que j'avais mis dans mon chariot la moins chère pour mon père. Il a pris la même.

J'étais embarrassée.

— *No. This one is not good for you!*

Il n'allait pas se raser avec celle-là. Sa peau avait l'air trop douce pour ça. Il lui fallait une mousse hydratante pour peau sensible.

Comment lui dire ?

Tout en lui expliquant, en anglais, que celle que j'avais choisie était pour mon père, un homme qui se rasait à l'eau froide, j'ai remarqué le regard de deux jeunes filles, qui traversaient le rayon, s'attarder sur Ajmal. Comment ne pas kiffer un mec avec un physique pareil ? J'ai aussitôt fantasmé sur l'idée qu'elles imaginent qu'on était ensemble. Alors même que j'étais incapable de m'adresser à lui sans détourner la tête régulièrement. Je craignais que mon visage ne

trahisse les pensées insensées que sa beauté provoquait : comme l'envie de me jeter sur lui pour l'embrasser. Peut-être qu'il accepterait de se laisser faire si je lui payais sa mousse à raser ? Il n'aurait qu'à fermer les yeux si je le dégoûtais...

J'ai avalé avec difficulté ma salive avant de lui ôter la bombe des mains.

— *For your skin, this one is better.*

Il a hoché la tête, a saisi la mousse que je lui suggérais, puis il a souri à nouveau, m'a dit merci (en français, avec un accent, c'était trop charmant), et il est parti. Je suis restée comme une conne, accrochée à mon chariot, plantée au milieu de l'allée.

Jamais je ne pourrais sortir avec un mec aussi magnifique. Je serais trop flippée. À toujours me demander ce qu'un type comme lui fout avec une nana comme moi. Et comment supporter qu'il se fasse sans cesse mater ? Je serais malade de jalousie. Ce serait invivable. De toute façon, il faudrait d'abord qu'il aime les moches.

— *Are you OK to have coffee with me?*

Je ne l'avais pas vu revenir dans le rayon. J'ai poussé un cri. Il s'est excusé. J'ai ri, confuse. Et puis j'ai refusé son invitation à aller boire un café en bredouillant une excuse imaginaire, comme quoi je devais absolument rentrer chez mes parents pour les aider à peindre la chambre de mon petit frère – n'importe quoi ! – mais que demain, s'il était toujours partant (au cas où il aurait changé d'avis après avoir passé trente secondes de plus en ma compagnie), on pouvait se retrouver devant Carrefour, à quinze heures.

Ajmal a grimacé.

— *Later, it's better.*

Il préférait en soirée.

J'ai dit "huit heures". Il a dit "OK". J'ai poussé mon chariot sans même le saluer, un point douloureux à l'estomac.

J'étais tellement heureuse que j'en souffrais.

20.05.2010

DÈS NOTRE ARRIVÉE AU COMMISSARIAT, les flics nous séparent.

Les deux gars en civil embarquent Ajmal dans un couloir tandis que la femme en uniforme me fait entrer dans une cellule.

— Je vais rester là combien de temps ?

La femme hausse les épaules tout en verrouillant la porte derrière moi. Apparemment, je ne suis plus de son ressort.

Une odeur infâme me prend à la gorge. Une odeur de pisse. De pisse concentrée. Comme si toute l'eau s'était évaporée et que seule l'urée persistait. Une odeur piquante. Après chaque respiration, j'ai besoin de me frotter la langue au palais pour effacer cette saveur aigre. Puis je m'habitue.

Je ne suis pas seule dans cette cellule exiguë sans ouverture sur l'extérieur : deux femmes dans la cinquantaine, dont l'une se ronge les ongles, m'inspectent de la tête aux pieds. Hormis un tas de couvertures jetées dans un coin, il n'y a qu'un banc en ciment. Je

m'assois du bout des fesses en espérant dégager rapidement de cet endroit dégueulasse. Très vite, j'ai une envie irrésistible de pisser, en plus d'avoir terriblement faim.

J'appelle. Plusieurs fois.

Au bout d'un temps certain, un agent se présente, l'air peu affable. Il a un large grain de beauté sous l'œil gauche. On dirait le tatouage d'une larme.

— S'il vous plaît, monsieur, j'ai besoin d'aller aux toilettes.

L'homme hoche la tête avant de faire demi-tour.

Je ne sais pas au bout de combien de temps il revient mais je comprends pourquoi ça pue à ce point dans cette cellule. Et pas que l'urine.

Après mon passage aux toilettes, je suis conduite dans un bureau où le plus âgé des flics en civil de ce matin est assis en face d'un ordinateur.

— Ça va, t'es calmée ! On n'a pas besoin de te remettre les menottes ?

Ça débute bien. Cette remarque est une excellente approche pour me mettre en confiance. Forcément le résultat d'une intense formation en psychologie.

— Bonjour, monsieur. Vous allez bien ?

— Assieds-toi !

— Vous savez qu'à la SPA, ils nettoient les cages une fois par jour ?

Le flic ignore ma remarque. Il me scrute, silencieux. Puis il sourit. Et d'une voix particulièrement calme, il me demande si j'ai envie de rester vingt-quatre heures en garde à vue.

— Pas particulièrement.

L'AUTEUR

Gilles Abier est né en 1970. Son premier roman, *Fausses compagnies*, est publié chez Actes Sud en 2000. Depuis, il écrit aussi pour la jeunesse : *Le Reflet de Sam* (Actes Sud Papiers, "Heyoka Jeunesse"), *Accrocs* (collection "Romans Ado"), *La piscine était vide* et *Le jour où je suis devenue mytho* (collection "D'une seule voix"), *Le Complot des platanes*, *La Vie en verte* et *Un nuage dans le ventre* (collection "Romans Cadet") chez Actes Sud Junior.

Ouvrage réalisé
par l'atelier graphique Actes Sud